

afin de leur permettre de juger de mon travail. Voici le sujet d'une de mes conférences à laquelle assistaient un député provincial et un député aux Communes. Ils ont pleinement approuvé ce que j'ai dit et la manière dont j'ai procédé. Pendant cette conférence j'ai fait du Dakota et du Minnesota la même description que je viens de vous faire, avec la différence que j'éprouve une certaine gêne devant le comité. Au milieu des cultivateurs, je suis à l'aise pour parler.

M. TROW.—Est-ce que ces expositions de grains, de foin, de légumes ont coûté quelque chose au gouvernement ?

M. WEBSTER.—Pas un centin.

M. TROW.—Vous avez fait ces dépenses de votre propre argent ?

M. WEBSTER.—Non, c'est la compagnie du Pacifique, le gouvernement provincial et les municipalités qui m'organisaient ces expositions.

M. TROW.—Le gouvernement Greenway n'a-t-il pas envoyé quelqu'un ici pour faire voir ces grains ?

M. WEBSTER.—Il a fait des expositions pour son propre compte. Je ne parle que de ma propre affaire à moi. Je me procurais des échantillons par l'entremise des cultivateurs que je connaissais et des municipalités. La première année pourtant, le ministre de l'agriculture, M. Harrison, m'a beaucoup aidé. La compagnie du Pacifique a toujours consenti à transporter gratuitement mes échantillons jusque dans Ontario, partout où je me rendais, et le gouvernement fédéral n'a jamais eu un sou à payer.

M. TROW.—Avez-vous donné des conférences dans Haldimand ?

M. WEBSTER.—Oui, voici une liste de 25 ou 30 assemblées que j'y ai faites.

M. LIVINGSTONE.—Pouvez-vous nous donner le nom de quelques autres comtés que vous avez visités ?

M. WEBSTER.—Leeds et Grenville, Northumberland, Haldimand et Hastings. J'ai fait environ 20 assemblées par comté, une dans chaque township autant que possible.

M. PATTERSON.—En parlant du Dakota, vous avez fait allusion à certains endroits assez bons. Dans notre pays, il y a aussi des parties plus favorables que d'autres, je suppose. Avez-vous trouvé au Manitoba dans les endroits où la récolte a manqué, une misère aussi grande que celle que vous avez constatée au Dakota ?

M. WEBSTER.—Oui, monsieur, il y a une partie du Manitoba où il y a eu cette année un manque complet de récolte.

M. PATTERSON.—Vous considérez la chose comme purement accidentelle ?

M. WEBSTER.—Oui, on m'a dit que c'était la plus mauvaise année qu'il y avait eu depuis 55 ans. Mais si le grain a manqué, l'herbe et le fourrage ont été en abondance. Le bétail s'est tenu en excellent état pendant toute la saison ; les animaux qu'on avait amené maigres d'Ontario au printemps étaient très gras au 1<sup>er</sup> août, au moment où j'ai quitté le Manitoba, malgré la sécheresse qui s'était fait sentir. L'humidité qu'on avait eue au printemps avait suffi pour faire pousser l'herbe.

M. PATTERSON.—Ne croyez-vous pas qu'il soit dangereux de recommander aux immigrants d'aller au Manitoba sans leur indiquer l'endroit où ils doivent aller et qui peut convenir aux aptitudes particulières de chacun ?

M. WEBSTER.—Je le crois, mais les endroits peu fertiles sont faciles à discerner. Les côtes qui longent les rivières, par exemple, ne sont guère favorables à l'agriculture.

M. McNEILL.—Avez-vous trouvé au Manitoba des misères aussi profondes qu'au Dakota ?

M. WEBSTER.—Pas le moins du monde ; les apparences étaient autrement meilleures. Mon devoir était d'établir des comparaisons. J'ai dit dans quel état se trouvaient les écoles au Dakota ; au Manitoba, au contraire, les cultivateurs s'occupaient de construire des maisons d'école et faisaient venir le mobilier et les livres d'Ontario. Je n'ai jamais vu de meilleures maisons d'école en aucun endroit ailleurs. Je demandai à un commissaire qui était de mes amis : "Comment faites-vous pour trouver de l'argent pour vos écoles ?" Et il me répondit : "Nous avons le système des débetures comme dans Ontario. Nous avons prélevé \$650 cette année pour